

ETC



Entretien avec Yvon Lambert

Françoise-Claire Prodhon

Numéro 5, automne 1988

L'art du marché

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/983ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

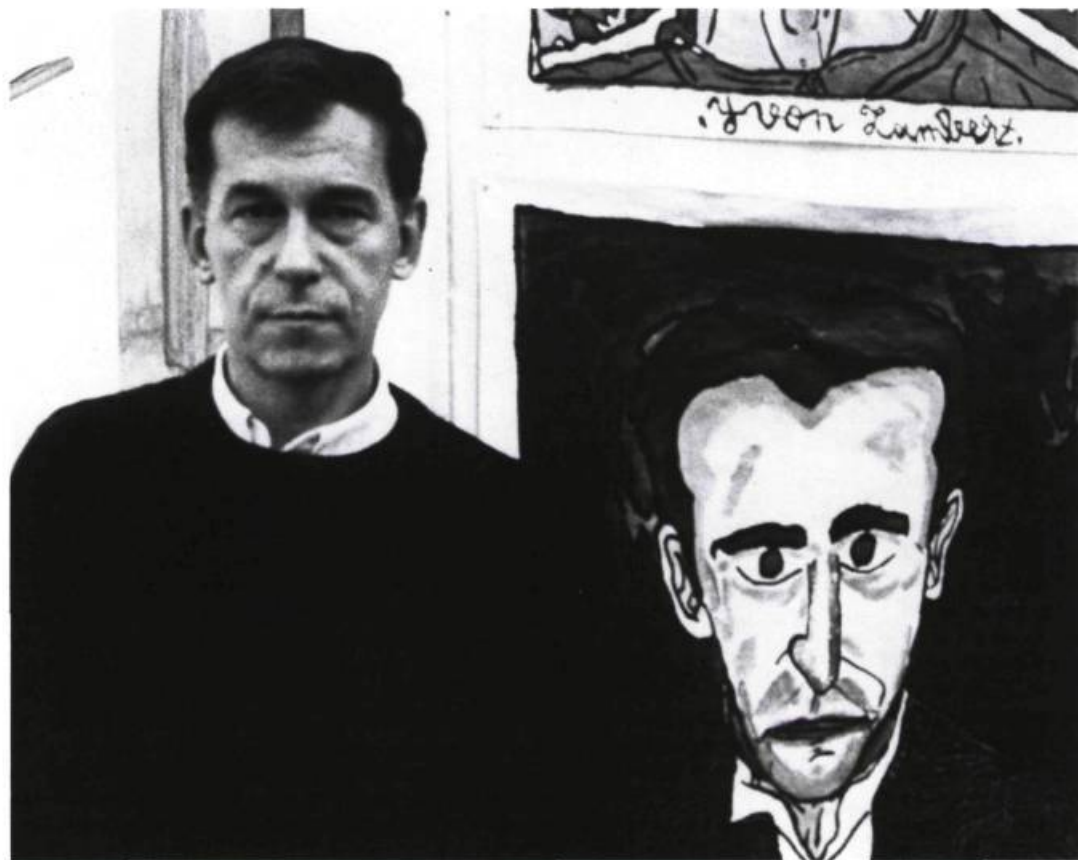
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Prodhon, F.-C. (1988). Entretien avec Yvon Lambert. *ETC*, (5), 36–37.

Entretien avec Yvon Lambert



36

Françoise-Claire Prodhon : *Quand et comment as-tu décidé d'ouvrir une galerie ?*

Yvon Lambert : Je me suis intéressé très tôt à l'art et à l'histoire de l'art. À la fin des années 60, après mûre réflexion et une étude, je dois dire aujourd'hui « superficielle » de ce qu'était le marché, j'ai décidé d'ouvrir une galerie. J'ai commencé dans le sud de la France et bien sûr par la suite j'ai eu envie de m'installer à Paris. Mais je n'avais pas encore assez d'argent pour le faire, alors dans un premier temps j'ai fait beaucoup de courtage.

F.-C. P. : *Comment était venu ce goût pour l'art contemporain ?*

Y. L. : Il y a vingt ans, l'information que l'on pouvait recevoir dans le sud de la France était relativement restreinte. J'étais abonné à des revues, je venais assez régulièrement à Paris et finalement j'étais assez bien informé. Cependant, il est certain que ce que j'exposais dans ma galerie du Midi n'avait rien à voir avec ce que je montre depuis. C'était plus classique, traditionnel et parfois local. Enfin j'ai déménagé, puis ouvert ma

galerie rue de l'Échaudé à Paris et là j'ai commencé à exposer des artistes qui m'intéressaient beaucoup, et dont le travail était en rupture totale avec tout ce que l'on avait vu à ce jour. C'étaient des gens comme Richard Long, Ryman, Marden, Weiner, Buren, Twombly, Barry, Sol Le Witt...

F.-C. P. : *Quelles étaient les réactions à cette époque, tu avais déjà un public de collectionneurs ?*

Y. L. : C'était plus difficile et tellement nouveau que peu de gens prenaient la peine de comprendre le travail de ces artistes. La seule galerie qui faisait un travail équivalent à l'époque c'était Sonnabend qui montrait surtout du pop art et de l'arte povera. Le marché n'existait pas. Heureusement, il y avait des acheteurs étrangers : des Belges, des Hollandais, des Italiens, quelques Allemands... Une poignée de Français aussi, mais ce n'était pas la majorité des collectionneurs. De plus, la presse et les musées étaient absents sur ce terrain, ou quasiment...

F.-C. P. : *La qualité principale du marchand n'est-elle pas de « préfigurer » l'air du temps ?*

Y. L. : Oui, c'est une question de flair. Il semble que ce soit le rôle du marchand, ceux qui ont compté depuis la fin du XIX^e siècle étaient tous des gens qui ont su arriver au moment où une chose se passait et avoir l'intelligence de percevoir cela...

F.-C. P. : *Mais comment faire la part des choses entre la mode, le marché et la qualité intrinsèque de l'œuvre ? Autrement dit, comment ne pas tomber dans le piège de la mode ?*

Y. L. : C'est très dangereux bien sûr, surtout si l'on prend comme exemple ces cinq dernières années! Il y a eu une quantité d'artistes qui sont retournés à la figuration et d'autres qui en ont fait, ne sachant pas quoi faire... C'est là que le flair dont je parlais doit s'exercer pour trouver les meilleurs. C'est forcément très difficile car il y a une telle quantité de travaux; je vois en moyenne quatre artistes chaque jour, qui viennent montrer des dossiers à la galerie!

F.-C. P. : *Justement, comment parviens-tu à faire un choix, qu'est-ce qui te pousse à choisir un artiste plutôt qu'un autre ? Tu as des «critères» de sélection ?*

Y. L. : En ce qui concerne les premiers que j'ai exposés, ce qui m'a passionné c'était cette rupture avec l'art académique. Ces artistes apportaient quelque chose de neuf, j'avais beaucoup lu, étudié, réfléchi et quand j'ai été prêt, il s'est trouvé que ces artistes étaient là... C'était une énorme chance!

F.-C. P. : *Mais il me semble qu'aujourd'hui ce choix s'avère plus complexe...*

Y. L. : Oui, après toute cette austérité de l'art conceptuel, de l'art géométrique, il y a eu une réaction que je dirais «naturelle» puisque les mouvements en art naissent chaque fois en réaction. Disons que je cherche des personnalités avec une vision particulière à chacun.

F.-C. P. : *Comment vois-tu le marché actuellement, la place de la France sur le marché international ?*

Y. L. : Il est certain que les artistes français sont en train de payer quelque peu la suprématie de l'école de Paris durant 50 ans... Jusqu'à la fin des années 50, tout ce qui venait de Paris était accepté et bienvenu. Et puis il y a eu lassitude et aujourd'hui, il y a une réaction de recul vis-à-vis de tout ce qui est français; je le sens particulièrement lorsque je parle à des confrères étrangers, notamment lorsque je leur propose des expositions. Heureusement les musées sont plus courageux qu'il y a vingt ans et prolongent le travail de promotion des galeries...

F.-C. P. : *Il me semble surtout que les musées ou institutions culturelles ont gagné en simultanéité et qu'ils se risquent à présenter des jeunes artistes avec seulement trois ou quatre ans de décalage sur les galeries...*

Y. L. : C'est vrai, il y a des endroits formidables comme le C.A.P.C. à Bordeaux où un travail considérable est fait autour des jeunes Français. De plus, un bon nombre d'expositions circulent à l'étranger...

F.-C. P. : *Penses-tu également qu'il y ait une*

prépondérance de l'Amérique sur le marché international ?

Y. L. : Absolument et cela certainement parce que depuis 25 ans une grande partie des artistes parmi les plus intéressants ont été des Américains...

F.-C. P. : *Crois-tu qu'il en est de même pour la jeune génération ? Personnellement je trouve que le niveau entre jeunes Américains et jeunes Européens est aujourd'hui assez similaire et qu'à qualité égale, c'est sur le terrain économique que les choses se jouent...*

Y. L. : Oui, mais malgré tout les Américains ont un atout majeur : une suprématie économique et des galeries puissantes, admirablement organisées, ce qui leur permet de détenir un réel pouvoir sur le marché de l'art. Même si effectivement on peut dire qu'en 1988 les jeunes artistes sont pratiquement à égalité (et ceci bien que la scène française semble s'être essouffée depuis cinq ans, faute de renouvellement).

F.-C. P. : *Si l'on parle du prix de l'art, il y a un écart énorme entre les jeunes Américains et les jeunes Français (puisque c'est l'exemple que nous connaissons le mieux)...*

Y. L. : Il y a toujours une différence : pour un jeune Américain encore inconnu, demander 5 000 \$ ou 10 000 \$ est normal. C'est loin d'être le cas ici, où lorsque l'on arrive à demander 50 000 francs pour un tableau, cela signifie que l'artiste est déjà parvenu à une certaine notoriété.

F.-C. P. : *Pourrais-tu dégager un profil du collectionneur français, je sais que la question est toujours un peu stupide...*

Y. L. : Il n'y a pas vraiment de profil de collectionneur. Nous avons des collectionneurs très jeunes avec peu de moyens financiers, et d'autres pour qui l'argent n'est pas un problème... Mais ce sont toujours des gens qui vivent avec leur temps.

F.-C. P. : *Tu vends très peu aux institutions...*

Y. L. : Je n'ai peut-être pas fait ce qu'il fallait. Même si tous mes artistes sont dans les collections nationales, ma clientèle demeure néanmoins constituée en majorité par des collectionneurs privés.

F.-C. P. : *Tu ne crois pas que l'accélération du marché met en danger les jeunes artistes : on sait ce que peuvent produire trop de pressions et de sollicitations!*

Y. L. : Il est certain que l'artiste doit être particulièrement fort et lucide, ce qui n'est pas toujours le cas. Certains de mes artistes produisent beaucoup plus que les autres, il faut éviter de mettre sur le marché des pièces plus faibles. Je fais très attention, il y a un danger car le marché est dans une période de demande accélérée, de consommation. Certains artistes risquent de se scléroser rapidement, de trouver une image et d'être tentés de l'exploiter toute leur vie, mais ce phénomène a toujours existé.

Entrevue réalisée à Paris en mars 1988 par
Françoise-Claire Prodron